

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

AUTOportrait  
(À L'ÉTRANGER)



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ  
TIRÉE À CINQUANTE-NEUF EXEMPLAIRES SUR  
VERGÉ DES PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS  
DE 1 À 59 PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE  
NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VII

A chaque fois que je voyage m'étreint  
une très légère angoisse au moment du  
départ, angoisse parfois teintée d'un doux  
frisson d'exaltation. Car je sais qu'aux  
voyages s'associe toujours la possibilité de  
la mort – ou du sexe (éventualités haute-  
ment improbables évidemment, mais  
néanmoins jamais tout à fait à exclure).

© 2000 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1699-7

## TOKYO, PREMIÈRES IMPRESSIONS

On arrive à Tokyo comme à Bastia, par le ciel, l'avion amorce un long virage au-dessus de la baie et prend l'axe de la piste pour atterrir. Vu de haut, à quatre mille pieds d'altitude, il n'y a pas beaucoup de différence entre le Pacifique et la Méditerranée.

Christian Pietrantoni, d'ailleurs, un ami corse de Madeleine – j'appellerai Madeleine Madeleine dans ces pages, pour m'y retrouver –, ne s'est pas fait attendre pour se manifester afin de me fixer un rendez-vous dans un café de Tokyo pour me donner les dernières nouvelles du village. Dès le lendemain du jour de mon arrivée au Japon, me laissant à peine le temps de défaire mes valises, il m'a téléphoné dans ma chambre d'hôtel,

tandis que, en chemise blanche et petit gilet bleu d'instituteur à la retraite (le cadeau de nouvel an de mes parents), j'étais en train de feuilleter un magazine sportif en chaussettes sur mon lit, attendant la visite imminente d'un journaliste qui devait m'interviewer. A peine plus loin dans la chambre d'hôtel, assis à la table ronde, se tenait M. Hirovani, de la maison d'édition Shueisha, qui me servait depuis le début de mon séjour, en relais avec Mme Funabiki, d'accompagnateur et de confident, de guide et de garde du corps, et que j'apercevais du coin de l'œil dans mon champ de vision, en parfait costume cravate, le visage grave et appliqué, occupé à disposer dans un vase un bouquet de fleurs que l'on m'avait offert. Il était aux prises avec cinq fleurs mauves et blanches (les couleurs d'Anderlecht, je ne sais pas si c'était voulu), dont il modifiait sans cesse la position pour composer un bouquet harmonieux, reprenant régulièrement le tout à zéro, avec patience et méthode, modifiant ici la position d'une

fleur, là, la position d'une autre, davantage, me semblait-il, comme un truand dans un film de Godard que comme un adepte de l'arrangement floral japonais. Et, tandis que, continuant de l'observer discrètement, je tournais paresseusement les pages de ma revue en croisant et décroisant voluptueusement mes pieds en chaussettes sur le couvre-lit, le téléphone a sonné dans la chambre. D'un bond, lâchant ses fleurs sur la moquette, M. Hirovani se précipita sur le téléphone. Passant le bras au-dessus de moi, il saisit le combiné sur la table de nuit, tirant discrètement, courtoisement, le fil du téléphone qui s'était malencontreusement enroulé autour de mon cou et de mon épaule, m'étrangla un instant en essayant de le dégager, et, s'emparant précautionneusement du fil à deux mains, le fit passer par-dessus ma tête et répondit au téléphone en s'excusant du regard. La tête levée, j'essayais de deviner à qui il avait affaire, à quelqu'un de la réception de l'hôtel, ou de la maison d'édition, peut-